

sculpteur Jean Morlon, créateur des Vendangeurs de la place de la Barre. Le square de la Paix n'est pas le centre du monde mais le centre de tout un quartier riche en histoire et peu importe le côté où l'on se tourne, il y a une vie à raconter. Derrière le monument aux Morts, on remarque l'école Jeanne d'Arc, plusieurs hôtels particuliers : l'ancien hôtel des seigneurs de Chevrier de Saint-Maurice, devenu hôtel d'Igé puis le Palais de Justice, l'hôtel Lamartine rue Bauderon de Senecé, construit en 1740 par le grand-père du Poète puis un quart de tour sur la droite et c'est la cathédrale Saint-Vincent qui a retrouvé récemment sa belle façade ocre. Derrière la stèle de Bertie Albrecht, la Maison du Coq ne peut passer inaperçue ; superbe immeuble qui doit son nom à un coq bien en chair, campé sur ses ergots, les ailes déployées, posé au sommet d'un fronton au-dessus du portail d'entrée. Toutefois, avec le temps, ce cop a perdu de sa superbe et est devenu un modeste poulet. Mais sait-on jamais, ce coq a-t'il entretenu une conversation avec celui placé en haut de la croix, sur le dôme de l'Hôtel-Dieu ? Bon, abandonnons la campagne pour nous consacrer à ce quartier emblématique.

Claude Damiens

## **CATHEDRALE SAINT-VINCENT ET NAPOLEON 1<sup>ER</sup>**

C'est un néo-roman digne du 19<sup>ème</sup> siècle avec des rebondissements inattendus que la construction de ce monument.



Après la Révolution, il n'y a plus d'église ni de cathédrale à Mâcon. Le vieux Saint-Vincent est en ruine après les affres révolutionnaires, les autres églises encore debout n'ont rien à

lui envier. Lors du passage de Napoléon à Mâcon le 7 avril 1805 se rendant en Italie pour ceindre la couronne des Rois Lombards et logeant à la préfecture, il contemple les ruines de l'ancienne cathédrale. Après plusieurs questions posées à l'abbé Focard, il prend note des demandes et accorde immédiatement une aide de 10 000 francs suivie quelques temps plus tard d'une subvention nettement plus importante devant permettre la mise en chantier d'une nouvelle cathédrale "Saint-Napoléon". Ce monument sera construit sur l'emplacement de l'ancienne collégiale Saint-Pierre, sur la place Napoléon (square de la Paix aujourd'hui). Une semaine après, Pie VII revenant du Sacre, s'arrête à son tour à Mâcon et Madame de la Lamartine de s'écrier "J'ai eu ce bonheur, ce vieillard a vraiment la physionomie d'un saint".

Ces colonnades vous rappellent quelque chose ? Normal, les plans et devis sont confiés à un architecte Guy de Gisors, auteur notamment du palais de la Bourse à Paris et de l'église de la Madeleine. Les devis sont largement dépassés, entraînant des délais importants et ce n'est qu'au début 1813 que les maçonneries sont achevées. Le pavement, le perron, les menuiseries sont encore en chantier et les crédits manquent. En 1816, le duc d'Angoulême verse une somme importante pour l'achèvement et en août 1816 a lieu la bénédiction de la nouvelle cathédrale. La messe d'enterrement de madame de Lamartine, mère d'Alphonse y est célébrée en novembre 1829 (la pauvre femme mourut dans d'atroces souffrances après avoir été ébouillantée dans l'établissement de bains de l'hôpital de la Charité). Mais tout n'est pas achevé pour autant ; restent l'orgue, acheté en 1840, les verrières posées entre 1858 et 1878, les cloches, refondues entre 1868 et 1877. La chute d'un bloc de pierre en 1932, qui s'était détaché de la corniche, est à l'origine d'une très grande restauration de la cathédrale, restauration qui la sauve très certainement d'une mort assurée. D'autres réparations importantes vont suivre pour la survie de ce bâtiment ; pour le visiteur, il ne reste rien de la décoration primitive hormis la fresque extérieure relatant le martyre de Saint-Vincent. L'intérieur fait ressortir une certaine solennité majestueuse propre aux bâtiments du Premier Empire et surtout prenez le temps de le visiter, contemplez ses nombreux tableaux, ses chapelles propres à la méditation, vos yeux s'habituant peu à peu à l'obscurité. Par un jour de grand soleil et de chaleur, sortez sur le parvis et vous aurez l'impression d'être transporté dans le sud de la France ; c'est un effet saisissant !

Claude Damiens

## HÔTEL-DIEU ET SOUFFLOT (VOUS AVEZ DIT SOUFFLOT ?...)



Après le rapport établi par l'architecte du Roi Soufflot en 1747, suite à sa visite à l'hôpital du Bourgneuf en bien mauvais état après la crue de la Saône, il est décidé de reconstruire un hôpital, loin de la rivière et sur la hauteur, on ne sait jamais ! Mais voilà, Soufflot déjà à l'origine de la construction de la Charité, quitte Lyon pour Paris, seuls les plans restent. Enfin Louis XV approuve le projet le 19 février 1757 et les difficultés s'accroissent. Ce n'est que le 8 août 1759 qu'un arrêté royal rend possible l'acquisition du terrain. Les fondations sont tracées, les travaux commencent et le 1er mars 1764, un des ouvriers donne un grand coup de pioche dans un agglomérat informe et compact. Et là, stupéfaction, on découvre un amas de milliers de pièces, des bijoux en argent, de nombreuses pièces d'argenterie de l'époque gallo-romaine. La plus grande partie est immédiatement pillée, fondue mais heureusement quelques pièces échappent à la convoitise et des descriptions aussi incertaines que vagues nous donnent une idée de ce trésor. Il va sans dire que cette découverte revêt un caractère tout à fait exceptionnel : d'où vient-il ? C'est sans doute vers l'an de grâce 260 après J.C. qu'un très riche marchand enfouit ses biens les plus précieux à cause d'invasion qui se prépare ; et on protège ses biens comme on peut ! Qu'est-il advenu de notre homme et de sa famille ? Tués sans doute car le marchand aurait récupéré son bien. Et tout tombe dans l'oubli jusqu'à cet heureux jour du 1<sup>er</sup> mars 1764. Maître Aujas en 1764 en fait une première description relayée par le comte de Caylus, décédé en septembre 1765 qui en publie lui aussi une étude. Soudain en 1824, coup de tonnerre, on retrouve une partie du trésor au British Muséum de Londres grâce au legs de Payne Knight. Le catalogue de l'époque fournit quelques précisions sur le trésor, en partie fondu, en partie dispersé entre différents possesseurs ; seules huit statuettes acquises par Payne Knight et un plat d'argent ont été conservés. On est en droit de se demander comment ce trésor a pu arriver dans les locaux d'un musée londonien ? Il a fallu l'acharnement de plusieurs passionnés, parfois des bénévoles, pour que des ouvrages soient publiés, des colloques organisés sur ce trésor. Enfin, les musées de Mâcon ont pu faire l'acquisition de copies de ces fabuleuses pièces de l'art gallo-romain que l'on peut voir au musée des Ursulines.

## RUE DUFOUR

Cette rue dont l'origine est obscure s'est appelée rue Estoux. Très tôt il y fut construit un four banal à usage des habitants du Bourgneuf. Elle a été dénommée rue du Four. En 1795, la municipalité républicaine la débaptisa en rue de Gemmapes (Jemmapes) en souvenir de la victoire de Dumouriez. Elle redeviendra vite la rue Dufour.

Plus tard elle deviendra rue Joseph Dufour... facile non ?



Joseph Dufour est né le 13 décembre 1754 à Tramayes (71) et décède le 15 janvier 1827 à Paris. C'est un illustre créateur de papier peint panoramique. Fils de Claude Dufour, charpentier, décédé le 28 mars 1758 à Tramayes et de Françoise Braillon. Il est le second d'une fratrie de quatre enfants. Sa mère se remarie en 1766 à Tramayes avec François Rollet, garde, avec lequel elle eut deux autres enfants.

Joseph grandira chez son oncle paternel, boulanger à Beaujeu (69) où il exerça plusieurs métiers : livreur de pain, domestique, berger et employé de bureau chez des greffiers. Entré à l'école royale gratuite de dessin de Lyon, il travaille ensuite chez Jean Antoine Fenouillat dans sa fabrique de papier peint. Il s'associe avec lui en 1792.

La manufacture Joseph Dufour & Cie est fondée à Mâcon, rue de la Paroisse, avec son frère Pierre et Jean Gabriel Charvet.

Des difficultés se font jour et Pierre se retire de la société. Joseph se marie le 24 octobre 1802 avec Joséphine Farge (21 ans) fille d'un riche soyeux de Lyon. La dot de celle-ci permet de redresser financièrement l'entreprise. En 1805, elle compta jusqu'à quatre-vingt-dix ouvriers. La ville de Mâcon passe commande pour la visite des souverains afin de décorer les salles de l'hôtel de ville.

En 1807, il part s'installer dans le faubourg Saint-Antoine à Paris dans des locaux servant déjà à la fabrique de papiers peints. Un an plus tard, la production de panoramiques dessinés par Alexandre Évariste Fragonard est lancée.